

Maxime Blanchard

Meurtres aux Jacobins

Avertissement

Si les événements et les personnages historiques évoqués dans ce roman ont bien existé, certains protagonistes directement rattachés à ces derniers sont de pures créations de l'auteur. Concernant les découvertes archéologiques, présentées dans *Meurtres aux Jacobins*, elles sont véridiques. Seules quelques données chiffrées peuvent faire l'objet de débats entre historiens. Les généalogies montrées dans l'ouvrage sont quant à elles, dans leur grande majorité, fictives et issues de l'imagination de l'auteur.

S'il est question de faits historiques dans le livre, ce polar n'en reste pas moins une fiction.

Samedi 12 décembre 2015

Centre-ville du Mans

Les LED vert pâle du réveil du commissaire indiquaient 05:32 quand son portable sonna. Les notes du refrain d'*A Sky Full Of Stars* avaient rompu le silence qui emplissait jusqu'alors la chambre du commissaire Fabien Delbarre.

« Voilà ce qui arrive quand vous confiez votre téléphone à votre fille de 18 ans » songea-t-il. Pour autant, il n'avait pas changé la sonnerie. Chaque appel lui permettait d'avoir une nouvelle pensée pour celle qui vivait aujourd'hui à presque mille kilomètres de lui.

Sa main tâtonna sur sa droite et finit par trouver le concentré de technologie qui avait osé troubler un sommeil si profond et qui éclairait dorénavant un quart de la pièce. Un rapide mouvement du regard lui permit de savoir qui l'appelait : Vannier, son adjoint. Un autre mouvement rapide, du pouce celui-là, lui permit d'accepter l'appel. Au ^{XXI}^e siècle, cela faisait ringard de « décrocher ». D'une voix qui semblait sortir d'une longue hibernation, le policier demanda :

— Oui Éric, qu'est-ce qui se passe ?

— Désolé de te réveiller Fab', mais il faut que tu rappiques d'urgence place des Jacobins !

Une entrée en matière aussi directe et le ton de son adjoint, sans appel, montraient que quelque chose ne tournait pas rond.

— Pourquoi ? Le cinéma et le théâtre ont été démontés et volés durant la nuit ? Une soucoupe volante vient de se poser au milieu de la place ?

— C'est pas le moment de déconner Fabien, c'est sérieux. Dépêche-toi, on t'attend !

Un second tri fut établi et les deux flics savaient qu'ils prenaient ainsi le risque de passer à côté de l'assassin qu'ils traquaient. Mais ils n'avaient ni les moyens humains ni le temps de faire autrement, et donc pas le choix.

De cinquante, la liste passa à un nombre raisonnable de douze noms. Furent conservés les quatre fichés S et huit militants jugés parmi les plus radicaux dans le département, cinq de l'ultra-droite et trois de l'ultra-gauche. Il fut décidé qu'ils s'occuperaient des possibles apprentis djihadistes cet après-midi. Belfond allait s'occuper des trois qui vivaient au Mans et Lecomte de celui résidant à Sablé-sur-Sarthe, ville au sud-ouest du département et qui était surtout connue pour être le fief d'un ancien Premier ministre.

Quelques heures plus tard, Marc se garait rue Lagrange, au milieu des barres décrépies d'une cité où la pauvreté urbaine s'étalait aux balcons et fenêtres. Le commandant Belfond savait qu'il devrait rendre visite aux trois excités dont ils avaient retenu les noms au cœur de quartiers parmi les plus pauvres du département, où insécurité et incivilités pouvaient être fréquentes de la part de jeunes paumés et sans repère. Surtout quand on était flic. Le collègue Alain-Fournier, classé en REP+, était d'ailleurs tout proche.

C'est pourquoi il se contenta d'une tenue civile, brassard dans la poche au cas où, mais arme de service à la ceinture. Il n'allait pas rendre visite à des enfants de chœur et on n'était jamais trop prudent. Un guet-apens et un caillassage en règle n'étaient jamais à exclure.

Il en vint à se demander s'il aurait dû venir seul. Il aurait peut-être mieux fait de demander à Vannier de l'accompagner ou attendre Delbarre. Mais il était trop tard pour reculer.

Des immeubles de trois étages encerclaient le commandant, comme prêts à se resserrer et à l'engloutir. Quelques jeunes zoniaient devant une entrée et l'observaient d'un air méfiant.

Il s'approcha de l'entrée numéro 8 et profita de la sortie d'un vieux monsieur promenant un petit teckel pour entrer dans le hall sans avoir à s'annoncer. Le cueillir par surprise au pied de sa porte était la meilleure stratégie possible.

Il observa les boîtes aux lettres défoncées et la faïence dont certains carreaux avaient lâché prise et n'avaient jamais été remplacés, et monta au deuxième. Il frappa avec énergie à la porte numéro 24.

L'homme qui lui ouvrit ne ressemblait pas à celui qu'il s'était imaginé. Il pensait trouver face à lui un homme avec une longue barbe, stéréotype de l'apprenti terroriste comme l'imaginait Belfond. Au lieu de cela, celui qui lui faisait face avait les cheveux courts, une barbe d'une semaine maximum, portait un jogging et un maillot du club de foot du Real Madrid.

— Vous êtes Idriss Ouirane ?

— Oui, et toi t'es qui ?

Passage immédiat au tutoiement, cela s'annonçait mal. Belfond prit sur lui pour rester calme. Les codes culturels des petites racailles l'insupportaient au plus au haut point. Lui qui avait débuté en Seine-Saint-Denis, il avait donné.

— Tu vas tout de suite arrêter de me tutoyer et gentiment me montrer un siège où je vais pouvoir m'asseoir et où on va tranquillement discuter tous les deux. Commandant Belfond, se présenta-t-il en mettant sa carte officielle sous le nez de son interlocuteur.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Juste discuter de ton emploi du temps, rien d'autre crois-moi. Bon il est où ce siège ?

Quelques instants plus tard, ils étaient installés sur un canapé qui avait vécu et d'où il avait dû pousser des manettes

Ce nom n'évoquait chez lui, pour l'instant, que le nom d'une célèbre basilique parisienne construite au XIX^e siècle sur la butte Montmartre.

La page *Wikipédia* s'ouvrit dans un nouvel onglet. L'illustration, à droite de la page, lui sauta aux yeux. Elle montrait Jésus arborant sur sa poitrine un cœur surmonté d'une croix. Les deux symboles tracés par l'assassin réunis en un seul...

La toile datait du XIX^e siècle et s'intitulait *Sacré-Cœur de Jésus*. Elle avait été réalisée par un peintre portugais.

Pasquet zooma sur le symbole qu'il avait passé plus d'une heure à chercher...



Ce qui semblait être une couronne d'épines enserrait le cœur dont une plaie était sanguinolente. Les cours de catéchisme du jeune policier lui semblaient fort lointains dans sa mémoire mais cela lui évoquait le coup de lance reçu par Jésus sur son flanc, alors qu'il était attaché sur la croix, de la part d'un soldat romain.

Des flammes brûlaient à la base de la petite croix latine qui surmontait ce cœur blessé. Une lumière – celle du Saint-Esprit? – irradiait tout autour du symbole. La représentation d'une forme de pureté, de sainteté? Comme celle d'une auréole? La lumière divine?

Entre deux gorgées d'infusion à la menthe, il entreprit de lire l'introduction en haut de la page.

Celle-ci expliquait que le Sacré-Cœur désigne une dévotion au cœur de Jésus-Christ, ce dernier étant un symbole de l'amour divin. Le texte précisait que cette dévotion est particulièrement présente au sein de l'Église catholique, mais aussi au sein d'Églises protestantes, comme celle anglicane et dans certaines luthériennes. À l'inverse, elle faisait clairement débat au sein des Églises orthodoxes. Le culte solennel du Sacré-Cœur était apparu au XVIII^e siècle et s'était étendu à toute l'Église catholique au XIX^e siècle. Il insistait alors sur les notions d'amour et d'adoration voués au Christ.

L'article de l'encyclopédie en ligne abordait ensuite la question de la représentation de ce concept dans l'art. Il était souvent représenté sous la forme d'un cœur enflammé brillant d'une lumière divine ; saignant (car ayant été percé par la lance du soldat romain Longinus), entouré d'une couronne d'épines et surmonté d'une petite croix. La position du symbole pouvait différer selon les représentations et pouvait être centrée sur le corps du Christ, comme si ce dernier était prêt à l'offrir à la personne qui se tenait devant lui. Les blessures et la couronne d'épines faisaient bien évidemment référence aux conditions de la mort du Christ crucifié, alors que le feu symbolisait le pouvoir de l'amour.

« J'étais loin d'avoir tout faux », se dit Pasquet. Ils avançaient. Doucement, mais ils avançaient...

Une dose d'anesthésiant le tiendrait profondément endormi jusqu'au lendemain, quand il se réveillerait en plein milieu d'une verdure à demi sauvage.

Puis il avait échangé les corps à l'arrière du véhicule et porté celui de sa deuxième cible, ainsi que sa « pièce détachée », à l'intérieur d'un local ménager.

Il n'aurait jamais pensé que découper la tête d'un cadavre aurait pu lui procurer autant de plaisir. La tâche s'était révélée plus difficile que prévue, la lame ayant du mal à sectionner la vertèbre cervicale.

Il fut une époque où on décapitait de manière bien plus rapide et efficace...

Jeudi 17 décembre

9h07

Appartement du commissaire

Delbarre s'était accordé une grasse matinée. Son footing la veille au soir lui avait fait un bien fou, mais l'avait aussi accablé de fatigue une fois rentré, et de courbatures aux mollets ce matin au réveil.

Comme prévu, il avait sillonné les ruelles médiévales, oreillettes collées contre ses tympans, baladeur MP3 dans la poche de son short. Le commissaire avait débuté son périple sur les pavés usés par les siècles en empruntant la rue de la Vieille-Porte. Cette dernière donnait le ton puisqu'elle grimpait sérieusement. Les cyclistes avaient leur « Enfer du Nord », le commissaire s'infligeait son « Enfer de l'Ouest ».

Il imaginait, alors qu'il passait devant de nombreuses maisons à colombages, ce que pouvait être la vie ici il y a plus de cinq cents ans. Animaux en liberté, ruelles sales et sombres, comptoirs et échoppes donnant sur la rue, enseignes pendues au-dessus des têtes, voix fortes, cris d'enfants, odeurs puissantes, au détour d'une rue, un chevalier rentré de croisade portant son épée au flanc, puis un missionnaire franciscain, dans sa bure marron usée...

L'effort débridait l'imagination du policier, alors que dans ses oreilles explosait le refrain de *Everybody's Changing* de Keane. Il avait toujours eu un faible pour la pop anglo-saxonne, des *Beatles* aux groupes contemporains, goût qu'il avait transmis à sa fille.

L'image s'afficha derrière le commissaire.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Pasquet.

— J'ai cherché, c'est une parole qui aurait été prononcée par un juge à l'époque de la Révolution. Un certain Esnue-Lavallée qui officiait alors en Ile-et-Vilaine. Il a fait condamner à mort plusieurs personnes jugées hostiles à la Révolution, en les menant à la guillotine.

— Ils se sont fait décapiter alors ? Comme notre deuxième victime ? questionna Belfond.

— Exactement, c'est ce que j'ai tout de suite pensé aussi. Cette piste, disons « historique », ne doit pas être négligée non plus, aussi farfelue et improbable qu'elle puisse paraître au premier abord. Qui sait quelles peuvent être les motivations d'un cinglé...

— Le mail est anonyme je suppose ? enchaîna Vannier.

— Oui, l'adresse d'envoi est « souvenezvous93 » et l'objet « Je n'ai pas oublié... ». Tout cela porte à croire qu'il y a une idée de vengeance là-dessous. Est-ce le cas ou veut-il nous égarer ? Difficile à dire pour l'instant.

— Et surtout, il sous-entend que ses victimes doivent savoir pourquoi il s'en prend à elles, puisqu'elles doivent « se souvenir »... compléta Belfond. Et pourquoi « 93 » ? Il fait référence à quoi là ? Une année ? De naissance ou décès peut-être ? Un département ? La Seine-Saint-Denis ?

— Tu as raison Marc, on ne doit rien négliger. On va recontacter les proches des victimes et les interroger sur les potentielles croyances religieuses ou idées politiques des victimes. Même si aucun point commun ne semble exister entre Marceau et Bourdeau, si ce n'est la dernière syllabe de leurs noms, il faut que l'on creuse pour voir s'ils ne se sont vraiment jamais rencontrés, s'ils n'ont pas appartenu à un groupe commun. Politique ou religieux. Pour finir, des traces de terre glaiseuse, boueuse, ont été retrouvées sous les semelles, pourtant nettoyées, de la seconde victime. Éric, tu me disais vouloir

assister, en notre nom, aux funérailles de Bourdeau à Saumur samedi matin ?

— Oui, c'est mon tour patron.

— Tu pourras passer sur le chantier de construction sur lequel bossait la victime ? Pas impossible qu'il s'y soit rendu le soir de son enlèvement, peut-être même qu'il y a été enlevé, l'endroit devait être désert. Cherche n'importe quelle trace, de pied, de pneu, de lutte... Tout ce qui te paraît digne d'intérêt.

— Ce sera fait commissaire.

Il était bientôt 19 heures. Delbarre travaillait dans son bureau du deuxième étage, isolé sur l'île d'Yeu. Il était, avec Vannier, un des seuls de l'équipe qui avaient eu le privilège de choisir sa localisation insulaire, hiérarchie oblige. Cela lui rappelait les vacances de son enfance, chez ses grands-parents, reclus volontaires à Port-Joinville.

Son adjoint, dont le bureau faisait face au sien, avait été, quant à lui, exilé au large de la pointe bretonne de Corsen, sur l'île d'Ouessant. Moins paradisiaque qu'au premier, les chalutiers plutôt que les yachts. Ne manquait plus que les embruns et les mouettes dans le couloir qui le séparait du bureau d'Éric.

Les dossiers s'empilaient un peu partout dans l'antre du commissaire, sur le bureau, les étagères, et même au sol. Une lampe de bureau vintage éclairait le meuble placé au centre. Soudain, on frappa à la porte.

— Oui ?

— Commissaire, je peux vous embêter deux secondes ?

— Karim ? Tu n'es pas rentré chez toi ?

— Non, j'y vais dans quelques minutes.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est peut-être complètement stupide comme idée, mais le symbole du « Sacré-Cœur » qu'on a vu tout à l'heure m'a évoqué quelque chose.

Vendredi 18 décembre

11h04

Gare SNCF du Mans

Le TGV était (presque) à l'heure. À 11 h 16 précises, le mastodonte d'acier qui, il y a dix minutes, roulait encore à 220 km/h, actionnait ses freins et s'arrêtait lentement le long du quai numéro 2.

« Voiture 6 » lui avait écrit Aurore. Le commissaire s'était placé de manière à ce qu'il se retrouve juste en face de la porte par laquelle elle sortirait.

Il la vit enfin, qui avait du mal à frayer un chemin à sa grosse valise qu'elle tentait de manœuvrer derrière elle. Elle portait un jean classique et un petit chemisier vert clair. Elle n'avait certainement pas anticipé les températures hivernales qui sévissaient ici, bien en deçà de celles qui régnaient dans la capitale catalane.

Quand elle l'aperçut, Delbarre ouvrit grand ses bras, dans lesquels elle se précipita, autant que sa lourde valise le permettait.

— Tu m'as manqué mon papounet !

— Toi aussi mon bébé !

— Je le suis plus depuis un petit moment tu sais.

— Dis pas de bêtises ! T'as fait bon voyage ?

— Ouais, mais je suis crevée, je te rappelle que mon train est parti de Barcelone Sants à 2 heures du mat' et que je me suis tapée presque une heure de correspondance entre Paris gare de Lyon et Montparnasse !

— Avant que les vingt secondes ne soient écoulées, une dernière chose. Peux-tu relever ta manche droite s'il te plaît ?

Il s'exécuta sans rechigner, trop pressé de quitter cet endroit. Delbarre prit une photo du tatouage avec son téléphone, le remercia et le laissa sortir. Un silence lourd plana au-dessus du binôme d'enquêteurs pendant quelques secondes.

— C'est pas lui, affirma Vannier.

— Non, en effet...

Delbarre était rentré assez tôt chez lui. La petite aiguille de l'horloge du salon n'avait pas encore atteint le V lorsqu'il ouvrit la porte d'entrée.

Mathilde lui avait laissé un post-it où elle indiquait être partie aider Mireille. Il en profita pour prendre une douche et se changer. Il enfila un pantalon noir assez chic et une chemise bleu marine qui l'était tout autant. Le week-end approchait et il entendait bien fêter avec sa voisine le retour d'Aurore sur les terres de son pays natal.

Peu après 18 heures, il s'installa derrière son ordi et consulta ses mails. Malgré l'impasse évidente, Vannier avait continué à mâchouiller l'os jusqu'à la moelle. Il lui disait :

« Fab',

J'ai cherché dans le milieu ultra-conservateur en Sarthe et j'ai trouvé quatre noms qui pourraient nous intéresser. Je te mets les quatre fiches en pièces jointes.

Bonne soirée avec Aurore et Mireille !

Éric »

Et Delbarre, que la lassitude et l'inquiétude commençaient à tourmenter, lui répondit :

« Merci Éric pour ton travail, mais je pense qu'on doit laisser tomber cette piste. On va dans le mur et on s'épuise sans doute pour rien.

Je fonce sur la piste liée à la Révolution et verrai avec L. Martin lundi. Je te tiens au courant.

Repose-toi et embrasse ta petite famille pour moi. Bon we.

Fab' »

Il fit claquer l'écran contre le clavier, attrapa la bouteille de champagne qui était au frais et alla frapper contre la porte d'entrée voisine de la sienne.

Aurore était radieuse, dans une robe *Desigual* bardée de couleurs qu'elle avait achetée à Barcelone. Les formes abstraites bleues, rouges, vertes, jaunes ou violettes explosaient tel un feu d'artifice tiré par un peintre au pinceau maladroit.

Alors qu'il la regardait rire, le commissaire, pensif, prit alors conscience d'un fait implacable qu'il s'était jusqu'alors en partie refusé à accepter. Sa fille n'était plus une enfant mais une jeune femme. Rayonnante, indépendante, libre. Cela le réjouissait autant que cela le peinait. Un drôle de sentiment enfoui au plus profond de lui.

Mireille s'était surpassée : toasts de foie gras, saumon fumé et confiture de figue en entrée, comme Noël juste avant l'heure, le tout suivi de ses lasagnes qui étaient les meilleures que le policier ait jamais mangées, avant de conclure avec une tarte tatin qui était excellente elle aussi.

— Vous restez un cordon bleu d'exception Mireille.

— Oh, arrêtez vil flatteur, dit-elle alors qu'Aurore se mettait à rire.

— Il a raison Mireille, merci pour ce repas qui était parfait !

— Tu es mignonne Aurore. Mais alors dis-moi, quels écrivains as-tu étudié à l'université ? C'est un peu mon rayon à moi aussi.

— On ne peut rien te cacher, rien de grave néanmoins.

— Bon, on l'ouvre cette bouteille de champagne ?

La question était purement rhétorique et avait pour but de ré-alléger l'ambiance.

Ils firent trinquer leurs flûtes, remplies du liquide couleur jaune paille, dont les bulles de gaz remontaient à la surface avant d'éclater, telle la navette spatiale *Challenger* qui avait explosé 73 secondes après avoir décollé. Delbarre avait 12 ans à l'époque et voyait encore Bruno Masure l'annoncer au JT du soir.

— À Aurore ? demanda Mireille.

— À Aurore ! lui fit écho Delbarre.

Samedi 19 décembre

10 h 02

Appartement du commissaire

Mathilde Lecomte faisait face au commissaire qui terminait son bol de café, accompagné de tartines beurrées. Elle avait envoyé un SMS à son supérieur une heure auparavant pour lui faire part des recherches qu'elle avait effectuées tard la veille au soir sur le révolutionnaire Marceau. Delbarre lui avait alors proposé de venir prendre le petit déjeuner avec lui et de lui faire part de ses découvertes. Elle avait apporté trois croissants au beurre qu'elle venait d'acheter à la boulangerie du coin.

— Aurore ne devait pas rentrer hier ?

— Si, elle dort encore. Elle est rentrée claquée et nous avons dîné chez Mireille hier soir alors il faut que son corps et son estomac s'en remettent. C'est toujours délicieux mais ma chère voisine cuisine toujours pour tout un régiment.

— Je vous envie d'avoir une telle personne avec qui partager le palier. Mon voisin est plutôt du genre quinquagénaire névrosé et vieux garçon qui entrouvre sa porte quand quiconque passe devant chez lui... Plus bizarre que méchant, mais quand même.

— Comme je te comprends. Bon alors ce Marceau c'est qui ? demanda-t-il alors qu'un bout de tartine tombait en plein milieu du bol de café.

Mathilde sortit de sa poche deux feuilles de papier A4 où figuraient de nombreuses notes.

— Son nom complet est François Séverin Marceau-Desgraviers. Il est né en 1769 à Chartres où une place porte

changé depuis. Elle était de forme arrondie et faisait l'angle avec la rue Saint-Charles.

À l'intérieur, Aurore surfait sur les escalators et passait d'un étage à l'autre avec une facilité qui déconcertait son père. Elle avait choisi une lampe de salon design pour sa mère et un magnifique service à thé, orné d'animaux exotiques, pour Mireille.

— Tu offres quelque chose au compagnon de ta mère ?

— Il a un prénom papa ! Il s'appelle Bruno.

— Bon, tu comptes lui offrir quelque chose à Bruno ?

— Évidemment Papa. Tu me vois remettre son cadeau à Maman et ne rien lui offrir ? Papa... Que ce soit compliqué à accepter que Maman ait refait sa vie, je peux le comprendre... Mais c'est pas un ennemi ou un pestiféré...

— Je sais. Ma question était stupide...

— Il veut juste que Maman soit heureuse. Comme toi !

— Tu es un vraie sage ma fille !

— Oh arrête de te moquer !

— Je suis sérieux ! Allez, on continue.

Leurs pas les menèrent vers les petites rues nombreuses, et remplies de badauds en ce jour, qui séparaient la place des Jacobins de celle de la République. Ils arpentèrent les rayons de trois boutiques de vêtements, deux librairies, une bijouterie, un sommelier et un petit artiste indépendant qui proposait des toiles représentant des monuments de la ville dans un style presque cézannien, la Provence en moins.

Encombrés de nombreux sacs et paquets, ils reprirent le chemin de l'appartement du commissaire, tandis que les cloches de la cathédrale sonnaient 19 heures.

Delbarre avait trouvé de quoi gâter Sandro, son meilleur ami, et son épouse, chez qui ils passeraient le réveillon du 24, mais aussi ses parents, ses sœurs et son frère, qu'il verrait le 25.

Les cadeaux qui attendaient qu'Aurore les ouvre patientaient déjà, malicieusement dissimulés au fond de son dressing.

Samedi 19 décembre

21h16

Salle Antarès, sud du Mans

Marc Belfond avait excellemment choisi son siège, et y avait mis le prix. Secteur D, rang B, siège 12. Pile dans l'axe du terrain et avec une vue parfaite sur les deux paniers.

Ce soir, le MSB – ou Le Mans Sarthe Basket – recevait les voisins de Cholet pour un derby explosif.

Le deuxième quart temps avait débuté depuis quatre minutes et les Manceaux, dans leur maillot orange et blanc, étaient menés de huit points. Ce n'est pas comme ça qu'ils allaient rattraper Gravelines, le leader actuel de la Pro A, pensa Belfond.

Malgré une ambiance des grands soirs qui faisait vibrer le parquet d'Antarès et poussait les locaux, qui venaient de revenir à quatre points de leur adversaire, Marc avait du mal à complètement se concentrer sur le match. Cette enquête les obsédait tous.

Pourtant, il n'était pas un débutant. Il était flic depuis treize ans et avait affronté, il y a dix ans, les émeutes qui avaient secoué les banlieues de Seine-Saint-Denis. Il avait vu des bagnoles de flics brûler sous ses yeux à Clichy, des caillasses grosses comme son poing, jetées par des gamins de 15 ans à peine, passer à quelques centimètres de son visage à Montfermeil. Il avait eu peur, le flic qui affirmerait le contraire face à un tel contexte serait un menteur. Ils n'étaient ni des machines, ni des super-héros.

Mais traquer un tueur en série et voir les jours s'égrener, sans réussir à le choper et en voyant le risque qu'il ne recommence

— Je ne sais pas. Je crois que j'attends surtout celle qui saura éloigner de moi la peur.

— La peur ?

— C'est une compagne dont il est parfois difficile de se défaire quand on est un vrai timide comme moi...

— Oh, t'es touchant Ka'... Tu la trouveras, crois-moi.

Si seulement elle pouvait dire vrai...

Les verres de vin trinquèrent, les conversations sur de nombreux sujets s'enchaînèrent, les crèmes brûlèrent et leur furent servies.

— Tu as une idée de pourquoi tu ne t'es pas sentie prête pour devenir maman ? Tu ne sais pas si tu veux des enfants ou ce n'était juste pas le moment ?

— Tu sais ce que j'apprécie avec toi Ka' ?

— Euh... à part ma conversation et mon intelligence ?

Mathilde rit de bon cœur et Karim arborait le sourire timide de celui qui sait que l'humour est un refuge toujours sûr.

— Ouais, en plus de ça ! C'est que je me sens libre d'aborder des sujets personnels, sans pudeur excessive ni méfiance. J'aurais refusé à beaucoup de gens de répondre à cette question, même à mes parents, je crois. Mais pas à toi, tu es une sorte de confident en fait...

« S'il te plaît, ne me confine pas uniquement au rôle du super pote à qui on peut tout dire... S'il te plaît... » pensa-t-il.

— Ah... Je suis content que tu me fasses confiance.

— Pour répondre à ta question, oui j'aimerais avoir des enfants. Mais je crois qu'avec notre boulot qui est énergivore et chronophage, c'est compliqué pour l'instant. Je ne me vois pas courir après les criminels l'après-midi et donner le biberon et changer la couche en rentrant. Pas encore, en tout cas. Une question de dé clic sans doute. Mais à 27 ans, je me dis que j'ai le temps, non ?

— Bien sûr.

— Et toi, t'en veux ?

— Oui. Entre deux et quatre.

Elle rit de nouveau.

— C'est précis ! Et pourquoi ça ?

— Ne pas avoir la chance d'avoir un frère ou une sœur, je trouve ça triste. Et quatre, c'est grand max, après ça devient de l'élevage industriel !

Mathilde rit de bon cœur. « Peut-être pas la vanne la plus fine que j'ai faite, celle-là », pensa Karim. « Mais elle est passée... »

Ils quittèrent le restaurant vingt minutes plus tard. Les températures étaient clémentes pour un soir de fin décembre. Ils se baladèrent longuement, sous une lune pleine qui éclairait étonnamment bien les ruelles qu'ils empruntaient, selon ce que leurs pas décidaient un peu au hasard. À minuit passé de quelques minutes, ils arrivèrent devant chez Mathilde. Karim l'avait raccompagnée jusqu'à sa porte.

— M'en veux pas, je t'aurais bien proposé quelque chose à boire mais on bosse demain et...

— T'inquiète pas, je comprends. Et puis on a besoin d'être en forme pour coincer ce salaud...

— Oui !

Elle déposa deux bises sur ses joues. Karim se faisait-il des idées ou celles-ci s'étaient-elles davantage éternisées que d'habitude ? « Non, arrête de prendre tes désirs pour des réalités mon vieux, ton cerveau voit ce qu'il veut voir... » Ils se souhaitèrent bonne nuit et, alors, qu'il s'engageait sur le fin trottoir, Mathilde l'interpella une dernière fois.

— Eh Ka' !

Il tourna son regard vers elle. Ce qu'elle était belle sous la faible lumière de son palier...

— Oui ?

— Un dîner comme ce soir, il y en aura d'autres hein ?

— Bien sûr Mathilde...

« surveiller », notamment par le biais de sa milice armée, la Garde nationale.

— Au cours de l'année 1790 et au début de l'année 1791, les choses s'aplanissent et les relations entre le peuple et son roi sont cordiales. La Fête de la Fédération, le 14 juillet 1790, ancêtre de notre Fête nationale, est l'illustration de cette « concorde nationale ». L'Assemblée nationale, alors appelé Constituante, rédige le précieux texte qui mettra officiellement fin à la monarchie absolue et proclamera la monarchie constitutionnelle. Et la Constitution arrive ! Elle est livrée en juin 1791. Le peuple a obtenu une vraie représentation nationale qui possède le pouvoir législatif. Le roi conserve le pouvoir exécutif suprême, le contrôle des forces armées, continue à nommer les ministres et possède même un droit suspensif et temporaire d'opposition aux décisions que l'on appelle « veto ». Mais, en son for intérieur, cela ne lui convient pas. Il voit bien que la monarchie absolue n'est plus, que son pouvoir se disloque...

— Et il ne le supporte pas ?

— Non en effet... Tout comme ils ne supportent pas, lui et sa famille, d'être « prisonniers » à Paris. Les 20 et 21 juin 1791, la famille royale commet ce qui se révélera être une erreur fatale. Ils se déguisent, montent de nuit dans une berline et tentent de fuir le royaume pour rejoindre Montmédy, un bastion royaliste en Lorraine où les attend le marquis de Bouillé, et d'où le roi pourrait mener une contre-révolution et reprendre pleinement le pouvoir sur son trône, terrassant la Révolution par les armes.

— Une sorte de va-tout ? C'est à ce moment-là ou jamais ?

— En gros, oui. Et c'est l'échec. À Paris, c'est le branle-bas de combat, La Fayette doit lancer ses hommes aux troupes de la famille royale. Le roi est reconnu et la famille arrêtée à Varennes.

— Il n'y a pas une histoire de roi reconnu grâce à son profil sur une pièce, un Louis d'or ?

— Si, une légende qui rend l'ensemble encore plus incroyable. Mais difficile à confirmer ou infirmer. La famille est ramenée à Paris où le peuple a interdiction de crier « Vive le roi » et où l'ambiance est glaciale tout le long du cortège. Le lien de confiance entre le roi et son peuple est rompu à jamais. Il a tenté de fuir son peuple pour revenir, à la tête d'une armée, dans le but de mettre à bas les droits que ce peuple a obtenu de haute lutte. Les Français ne le lui pardonneront pas.

— Et c'est là qu'on l'emprisonne, avant d'être guillotiné ?

— Toujours pas ! On en approche mais il n'est toujours pas question de suspendre le roi, encore moins de le tuer. Cela fait un moment que les voisins autrichiens et prussiens – je vous rappelle que la reine est autrichienne – font pression pour étouffer la contagion révolutionnaire. La tension entre États aboutit, en avril 1792, à une déclaration de guerre de la France à l'Autriche, et son alliée la Prusse, ancêtre de l'Allemagne actuelle. Louis XVI lui-même a dû l'accepter, imaginez ! Le conflit débute et, en juillet, l'invasion prussienne progresse à l'Est. Un de ses chefs, le duc de Brunswick, menace alors la population parisienne d'une exécution totale s'il est fait le moindre mal à la famille royale. Et il demande à ce que le roi soit rétabli dans ses fonctions de monarque absolu. Loin de calmer le peuple, cela va le faire « exploser ». Tout se joue le 10 août 1792, sans doute la date la plus importante de toutes. Le peuple, composé des « sans-culottes », ainsi que de régiments marseillais et bretons, s'amassent autour des Tuileries où vit la famille royale. Au passage, ces Marseillais apportent avec eux un chant de guerre qui est devenu notre hymne national. La pression est gigantesque, Danton contrôle l'hôtel de ville et la personne du roi se retrouve directement menacée. Et, dans un tel contexte de guerre et de menace, le bouchon saute. La foule de citoyens et de soldats se rue

débatu et qui est très contesté. Voilà commissaire, je crois que nous avons fait le tour ! Pas trop assommé ? C'est très dense, j'en ai conscience.

— Dense mais passionnant ! Vraiment. L'idée que ce désaxé puisse s'en prendre à des descendants de chefs des armées républicaines vous paraît vraiment crédible ? Il chercherait à venger les Vendéens massacrés ? Mais pourquoi ? On est en 2015, pas en 1800 !

— Je ne sais pas, mais ça peut être une piste, non ? Vous devriez contacter deux pointures et amis : Philippe Aubrieux, le directeur des archives départementales, et Maurice Ledoux, archéologue et membre de l'Inrap, l'Institut National de Recherches Archéologiques Préventives. Il a dirigé des fouilles sur les charniers des Jacobins.

— Les Jacobins ! cria presque le commissaire. Pardon... Ce ton m'a échappé... Vous voulez dire qu'on a retrouvé des corps de Vendéens aux Jacobins ?

— Oui commissaire, il y a six ans de mémoire.

— Ce n'est donc sans doute pas un hasard si on a retrouvé deux corps là-bas... On va suivre à fond cette piste alors et voir où ça nous mène. Si Ophélie Marceau n'a aucun lien avec son homonyme militaire, ça va incontestablement la refroidir. Par contre, si c'est le cas... on bascule dans une autre dimension...

Mardi 22 décembre

7h01

Quelque part en Sarthe

Il avait passé la frontière début décembre, après sept heures passées assis dans des wagons qui avaient avalé plus de sept cents kilomètres de rails, d'ouest en est. La mission qui était sienne débutait sur des terres étrangères. Repérer sa cible avait été bien plus difficile, il ne comprenait pas un traître mot de la langue qu'ils utilisaient ici.

Dans un anglais plus que médiocre, il passa commande et attendit. Ce n'est pas lui qui irait à sa cible, mais sa cible qui viendrait à lui.

La Mercedes d'un noir profond se gara devant la Hauptbahnhof. Il indiqua au chauffeur une adresse, celle qu'il avait soigneusement choisie et où ils devaient se rendre. « Zwölf Türkheimer Straße » s'entendait-il encore prononcer avec un accent affreux. Il lui avait d'ailleurs fait répéter. « 12 rue de Türkheim » aurait été bien plus simple mais bien moins compréhensible pour sa cible. Et il devait la mener, malgré elle, à bon port.

Il avait expérimenté le protocole pour la toute première fois. Il revoyait la lame du poignard ouvragé, encre (et ancré), sous sa peau, symbole de vengeance et de justice, et, un peu plus près du visage de sa cible, sa main, tenant fermement la seringue.

Alors que l'anesthésiant commençait à parcourir les veines et artères de l'homme, qui commençait à s'affaler derrière le volant, il descendit du véhicule, installa tant bien que mal sa

— Je dois reconnaître que, bien que le mobile semble incroyable de prime abord, les éléments que vous me présentez se tiennent.

L'homme se tut pendant des secondes qui parurent des heures au commissaire. Il semblait hésiter profondément. Et, enfin, il trancha, de manière abrupte, à son habitude.

— Je vous laisse une semaine pour l'attraper Delbarre, pas plus. Et à une condition.

— Laquelle ?

— Que vous m'offriez, sur-le-champ, un café correct.

Delbarre s'appuya contre son dossier et respira profondément, soulagé. Mais ils n'avaient plus le droit à l'erreur. Il avait réussi à grappiller un léger délai, ils n'en auraient pas davantage...

Il rentra chez lui aux alentours de 20 heures. Il avait eu son adjoint au téléphone quelques heures plus tôt et en avait profité pour lui raconter la venue du proc' et lui faire sentir que la pression s'intensifiait dangereusement sur leurs épaules. En échange, Vannier lui avait expliqué qu'ils avaient appris deux-trois petites choses de la part de riverains du pont et qu'il lui expliquerait tout demain matin.

Aurore était allongée sur le canapé, plongée au milieu des *Nymphéas noirs* de Michel Bussi.

— Tu me l'as piqué dans ma bibliothèque celui-là ma puce !

— Je me suis permise oui. Je me suis souvenue que tu m'avais dit que c'était un de tes polars préférés.

— Clairement oui. L'histoire est incroyable et la fin terriblement émouvante. Mais je ne t'en dis pas plus !

— Y'a pas intérêt, répondit-elle dans un sourire. Je nous ai préparé des pâtes carbo' !

— T'es adorable ! Je suis désolé de rentrer si tard mais c'est compliqué au boulot en ce moment.

— Je comprends... Te bile pas. Allez, à table ! Et tu vas me raconter tout ça autour d'un bon verre de cabernet.

Mercredi 23 décembre

8h34

Appartement du commissaire

Ils étaient de nouveau réunis tous les trois. Le petit déjeuner rituel du lundi matin avait été cette semaine-là décalé au mercredi. Rendez-vous avec un historien et découverte inattendue d'un cadavre obligeant.

Aurore, toujours en pyjama, mordait avec appétit dans un pain au chocolat, tandis que Mireille se resservait une tasse de thé. Dans deux jours, sa fille irait vivre avec sa mère, avant de franchir à nouveau les Pyrénées. Cela attristait le commissaire qui s'efforçait de ne rien en montrer. Le temps passé en compagnie d'Aurore filait trop vite, celui qui le séparait de la capture de l'assassin pas assez.

Delbarre s'enquit auprès de sa voisine des projets qui étaient les siens pour Noël.

— Olivier, Julie et ma petite Lola font la route depuis Besançon le 24. Nous passons le réveillon et le midi du jour de Noël ensemble. Ils partiront pour Orléans, où vivent les parents de ma belle-fille, dans l'après-midi.

— Cela fait longtemps que vous les avez vus ?

— Depuis fin août... Depuis que François est parti, ce n'est plus pareil... Je crois que revenir ici leur rappelle trop de souvenirs douloureux. Et Lola semble avoir tellement grandi ! Elle est en CP cette année, vous le saviez ?

— Déjà ?

— Eh oui...

— Enfin, ce Louis-Charles-Marie a eu deux enfants. Une petite Charlotte, décédée en 1971, et un petit Louis-Jean-Marie, mort en 1933 dans un incendie. La lignée directe de la famille La Trémoille s’est éteinte après eux.

— Très bien. Je vous remercie M. Martin.

— Oh, appelez-moi Laurent.

— D’accord. Merci Laurent. Je vous tiens au courant de nos recherches dans les archives.

Revenu au silence de son bureau, le commissaire ressentit le besoin de faire le point face à toutes ces infos. Il reprit ses notes, saisit une feuille et y traça un tableau :

« Victime » en 1794	Possibles « bourreaux » en 1793-1794
La Trémoille, prince de Talmont, guillotiné à Laval => Enfant unique qui meurt sans héritier, lignée éteinte au xx ^e siècle	Marceau Westermann Carpantier Kléber Muller De Tilly Delaage Esnue-Lavallée ? Magistrat

Généraux de
la Révolution

Une sonnerie émise par son téléphone le sortit de ses réflexions. Il venait de recevoir un mail de Baron-Mercier, le légiste. « Pas trop tôt mon cher... », se dit le commissaire. Le contenu était concis et allait à l’essentiel, qualité appréciée du policier :

« Salut commissaire. Jamais deux sans trois hein ? Je vous joins mon rapport. Mais pour résumer : RAS de nouveau, à une grosse exception près.

Cause du décès : absorption massive de Thiopental ; traces de liens aux poignets, d’un bâillon, sans compter

les plaies plus importantes au niveau de la cheville droite ; décapitation réalisée à l'aide d'une arme similaire.

Différence majeure : l'état de l'épiderme, des chairs et des organes internes, compte tenu de l'ancienneté du décès (début décembre), et les analyses complémentaires effectuées sur des échantillons de peau, confirment que le corps a été conservé à une température très faible, sans doute inférieure à -10 degrés, pendant un moment. En gros, conservé dans un congélateur ou une chambre froide !

Des bises et à bientôt, à la maison hein ? T'oublie pas ?

Jean B-M »

« Rien de bien nouveau sous le soleil », se dit le commissaire, après avoir parcouru le mail. Si ce n'est cette histoire de corps congelé. La distance qui le séparait de sa victime l'avait certainement poussé à l'enlever en premier. Et, curieusement, il avait décidé de faire apparaître son corps en troisième, ce qui l'avait donc obligé à le conserver pendant plusieurs semaines. Pourquoi ne pas l'avoir exposé en premier ? Cette question intriguait le commissaire et ne trouvait, pour l'instant, pas de réponse tangible.

Au milieu de l'après-midi, alors que Delbarre faisait le tour des bureaux du premier étage, passant d'une île à une autre sans décalage horaire aucun, Jonathan Pasquet l'interpella.

— Commissaire ! J'ai quelque chose concernant le voyage aller en train !

— Des images de vidéosurveillance d'une gare ?

— Non, mais j'ai contacté le service client de la gare SNCF du Mans et ils ont identifié le billet de train acheté par l'assassin !

— Il l'a acheté sur internet ?

« L'an mil huit cent quatre vingt six et le vingt huit octobre à deux heures du soir, devant nous, Albert Faussart, Adjoint au maire et délégué pour remplir les fonctions d'Officier de l'État civil de la commune de La Ferté-Bernard, département de la Sarthe, a comparu M. Jean Marceau, âgé de trente deux ans, domicilié à La Ferté-Bernard, lequel nous a déclaré qu'aujourd'hui vingt huit octobre à quatre heures du matin Mme Thérèse Marceau, née Beaupied, âgée de vingt neuf ans, est accouchée dans son domicile de la ville de la Ferté Bernard d'un enfant du sexe masculin, qui nous est présenté et auquel il a été donné le prénom de Gaston. »

Ces déclarations et présentations ont été faites... »

Ce genre d'acte fascinait Delbarre qui avait l'impression de partager l'intimité de familles qui avaient pourtant vécu plus de cent ans avant lui. De partager leurs émotions, d'imaginer la voix du papa dictant ces informations à l'adjoint au maire dans le petit bureau d'une mairie rurale. Sans doute avant de retourner aux champs. Et il ne pouvait s'empêcher de vouloir savoir ce que chacun devenait, ce qui était difficile, et, de toute façon, ils n'avaient pas le temps pour cela.

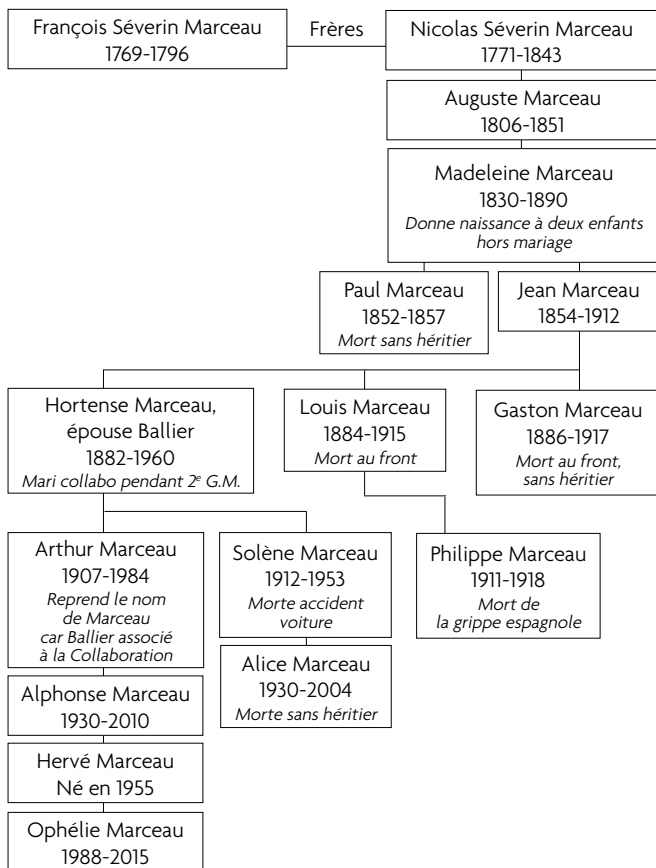
Mais ce Gaston, qui devait avoir 28 ans en 1914, avait-il survécu à la Grande Guerre ? Avait-il pu aimer, fonder une famille ? Ou s'était-il effondré dans le *no man's land*, balayé par une mitrailleuse allemande ?

Le directeur le ramena subitement au temps présent et l'arracha à ses pensées spéculatives.

— On approche commissaire, enfin je l'espère...

Cinq heures plus tard, la récompense tombait. Il pouvait presque toucher du doigt le Graal. Le nom d'Ophélie Marceau, née le 12 juin 1988 à la maternité du Mans, venait d'apparaître à l'écran. Ils tenaient leur lien. Et leur confirmation. Ce taré vengeait un type mort deux siècles plus tôt, et pour cela, assassinait les descendants de ses bourreaux.

Delbarre, pensif, tiraillé entre sidération et soulagement, observait d'un regard éteint l'arbre généalogique simplifié qu'il avait progressivement tracé devant lui :



Précisions sur les généalogies

Nous rappelons que les personnages historiques que sont Antoine-Philippe de La Trémoille et François Séverin Marceau-Desgraviers ont bien existé et que les protagonistes directement rattachés à ces derniers dans cette fiction sont de pures créations de l'auteur.

Pages 235 - Au sein de cette généalogie, seuls trois personnages ont réellement existé : François Séverin Marceau, son frère Nicolas Séverin, et son neveu Auguste. Leurs années de naissance et de décès sont également réelles.

L'ensemble des autres personnages, tous descendants d'Auguste, sont fictifs. Leurs années de naissance et de décès le sont également.

Pages 254 et 255 - Au sein de cette généalogie, seul Antoine-Philippe de La Trémoille a réellement existé. Ses années de naissance et de décès sont également véridiques. Antoine-Philippe de La Trémoille a réellement eu un fils unique, prénommé Charles-Henri-Léopold de La Trémoille, prince de Talmont (1787-1815). Ce dernier étant décédé sans enfant, la branche directe issue d'Antoine-Philippe s'arrête avec son fils. Ce dernier n'est pas mentionné dans la généalogie présente dans le roman car celle-ci se concentre sur une branche fictive issue du personnage.

L'idée d'une relation secrète entre La Trémoille et une jeune femme, qui aurait donné naissance à un enfant illégitime, est également issue de l'imagination de l'auteur.

Image de couverture :

L'homme descend la rue des 3 Sonnettes dans le Vieux Mans.

© Escudero Patrick / Hemis.fr

Éditeur Hervé Chirault

Coordination éditoriale Isabelle Rousseau

Conception graphique et mise en page

Studio graphique des Éditions Ouest-France

Photogravure Graph&Ti, Rennes (35)

Impression Sepec, Péronnas (01)

© 2021, Éditions Ouest-France

Édilarge SA, Rennes

ISBN : 978-2-7373-8512-4

Dépôt légal : mai 2021

N° d'éditeur : 10607.01.2,5.05.21

Imprimé en France
editions.ouest-france.fr